

Mémoires urbaines et potentialités patrimoniales à Addis-Abeba

Anne Ouallet, Fasil Giorghis***

En Afrique, la question du patrimoine apparaît désormais comme une des dimensions des interrogations portées sur un espace urbain en continuel renouvellement. Elle a cependant du mal à s'affirmer comme élément de la gestion urbaine. L'émergence de politiques patrimoniales est relativement récente et encore partielle, voire inexistante, pour beaucoup de villes africaines. Les enjeux suscités par une croissance urbaine très rapide ont favorisé la prise de conscience de la nécessité de préserver certains éléments, voire espaces de la ville, dans le but de les transmettre aux générations futures mais aussi pour assurer une certaine cohérence à la mémoire urbaine, autour de points de repères identifiés comme symbole d'un choix de construction urbaine. Dans une ville récente comme Addis-Abeba, les différentes étapes de la construction urbaine renvoient à des moments forts de l'histoire de l'Éthiopie. La capitale s'est développée depuis seulement un peu plus d'un siècle, d'abord sous l'impulsion du Négus Ménélik II, puis de l'Empereur Haile Selassié. La courte occupation italienne, tout en marquant un tournant considérable dans l'histoire urbaine, a conforté la ville dans son statut de grande capitale et l'a sans aucun doute aidée, à travers la gloire acquise par le retour rapide à l'indépendance, à devenir la capitale de l'OUA (Organisation de l'Union Africaine), transformée depuis juillet 2002 en Union Africaine (UA). Plus que jamais, cette fonction que d'autres pays voudraient bien récupérer¹ projette au premier plan le débat sur l'image que doit présenter Addis-Abeba. Dans cette capitale, les empreintes de l'histoire et leurs symboliques associées prennent, comme ailleurs, une place importante, ce que nous tenterons de montrer en analysant les relations qui se sont construites autour des notions de mémoire et de pouvoir dans la ville. Les polémiques

* Géographe, UR 029 IRD et UMR-CNRS 6590 RESO (Espaces géographiques et Sociétés), Université Rennes 2, Campus Villejean, 6, avenue Gaston Berger, 35043 Rennes cedex, anne.ouallet@uhb.fr.

** Addis Abeba University, Department of Architecture and Urban Planning, PO Box 6454, Addis Abeba, Éthiopie et UR 029 IRD.

1. Le siège de l'Union Africaine est aussi convoité par d'autres grandes villes africaines dont Johannesburg qui s'est posée en 2003 en rivale d'Addis-Abeba.

autour de la définition de la modernité et finalement de la place que peuvent et/ou doivent tenir des influences extérieures sur les caractéristiques locales du patrimoine urbain sont amenées à prendre plus d'ampleur, compte tenu du contexte de mondialisation, lui-même accompagné d'un discours sur la nécessaire valorisation des savoir-faires et acquis locaux. Ces questionnements, déjà posés au moment de l'occupation italienne (1936-1940), se poursuivent aujourd'hui à travers l'interrogation du projet de ville à privilégier. Cela nous amènera ainsi à saisir comment la question du patrimoine est actuellement abordée à travers les politiques urbaines.

Sans vouloir nous attarder sur les conditions de l'émergence urbaine, il nous semble opportun de rappeler brièvement comment se sont institués les premiers centres d'organisation de la ville, points nodaux de l'espace addissien. Repérer l'évolution des lieux et objets investis par les pouvoirs successifs nous amène ensuite à présenter les éléments de commandement et de contrôle d'une ville confortée progressivement dans son rôle de capitale impériale, puis occupée par l'Italie fasciste.

Première construction urbaine : mixité et affirmation de la bipolarité *Guebi, Arada*

En 1886, Ménélik II choisit de s'installer sur le site d'Addis-Abeba et d'y fixer sa capitale. Le marquage spatial résultant de cette sédentarisation de la cour royale se pérennise et entérine l'organisation des campements des généraux et nobles religieux comme base de l'organisation urbaine future. Le point de départ et cœur de l'installation était le palais royal ou *guebi*. Les bâtiments initiaux, occupés par Ménélik II et ses proches, se localisaient à côté des sources chaudes de Filwoha que la tradition rapporte avoir été particulièrement appréciées par l'impératrice Taïtu². Cependant, à cette première localisation liée à cet attrait balnéaire a rapidement succédé une autre, plus stratégique, qui fixait le *guebi* impérial sur un point haut, sorte de balcon dominant le glacis d'Addis-Abeba et permettant un contrôle aisé des alentours. L'attribution par Ménélik II de terres à ses généraux a amené à la configuration polynucléaire de base qui fait l'originalité des premiers marquages spatiaux de la capitale. Cette organisation est parfaitement repérable sur le plan dit de Taïtu daté de 1886 (fig. 1), premier plan d'Addis-Abeba dont nous disposons. Les résidences des nobles (*ras*) étaient souvent, elles aussi, situées sur des hauteurs et délimitées par les cours d'eau. *Ras Makonnen* était par exemple installé à l'ouest sur la colline de *Repi* et *Fitawari Habte Giorghis* vers le Nord. Ménélik II pouvait, malgré la distance, être en contact constant avec certains de ses hommes de confiance. Un drapeau blanc était ainsi hissé à la porte du *guebi* quand l'empereur voulait voir *Ras Tessema* qui était installé sur une colline juste en face du palais [Giorghis, non daté, p. 3]. Chaque campement était capable de fonctionner en autarcie et

2. Femme de Ménélik II.

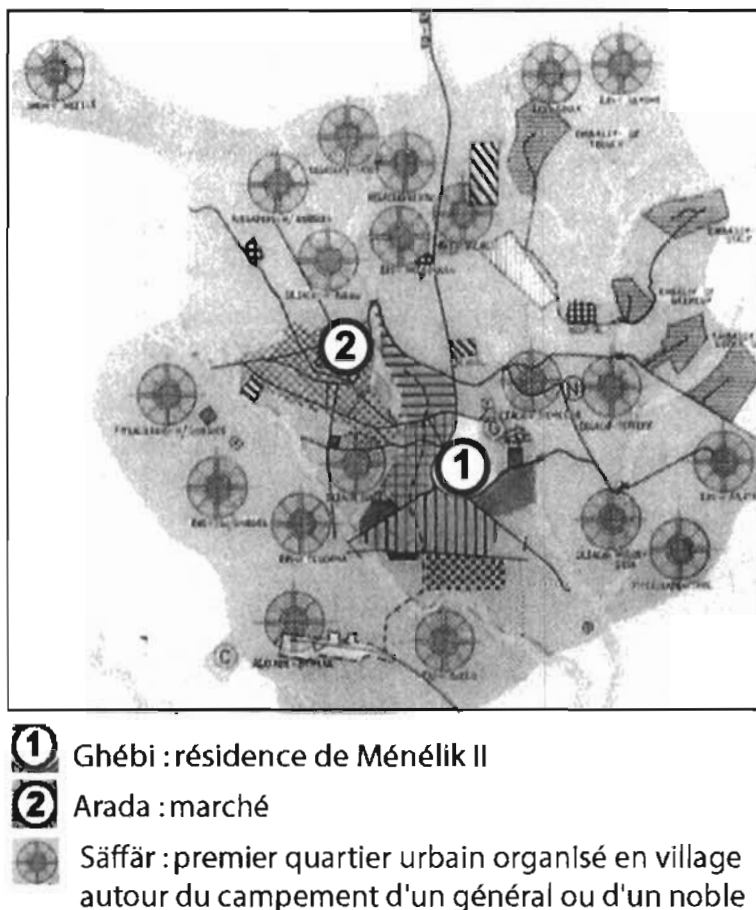


Fig. 1 : La polynucléarité de l'organisation urbaine originelle d'Addis-Abeba (plan de développement proposé par Etege Taïtu (femme de Ménélik II) daté de 1886)

tout ce qui était nécessaire à la vie quotidienne était présent dans l'entourage immédiat des demeures princières. La configuration topographique locale ayant permis à ces demeures de s'installer sur les points hauts, les pentes furent occupées par toutes les autres constructions et activités nécessaires à la vie du campement : logements abritant les nombreux soldats, artisans, dépendants, esclaves³ mais aussi églises, entrepôts, commerces... À l'échelle locale, les résidences des *ras* dominaient donc tout un tissu bâti installé sur les pentes. Ces *säffärs*, véritables villages organisés autour des campements des généraux sont à l'origine non seulement de la polynucléarité d'Addis-Abeba, mais aussi de

3. Il est estimé que jusque vers 1920, les esclaves formaient la moitié de la population [Giorghis, non daté, p. 3].

l'organisation urbaine originale, associant dès le départ une proximité spatiale entre riches et pauvres, ces derniers étant, le plus souvent, relégués plus bas, socialement et topographiquement parlant.

Dix ans après sa fondation, une nouvelle impulsion a été donnée à Addis-Abeba, suite à la victoire d'Adwa en 1896. Cette dernière avait renforcé l'autorité de Ménélik II et lui offrait la possibilité d'une reconnaissance internationale. S'en est suivie très directement l'installation de légations étrangères. Ménélik II leur concéda des terrains à l'Est de la rivière Kebena, à charge pour elles de construire des ponts pour être reliées au *guebi*, centre du pouvoir. Les représentations française, italienne et britannique furent les premières à s'installer puis vint la légation russe qui elle fut la première à prendre en charge la construction d'un pont. Ces légations amenèrent par effet d'entraînement l'installation de différents services, tels que la poste, le télégraphe et le téléphone. C'est aussi de cette époque que date la décision politique de conforter l'essor d'Addis-Abeba par la création d'une administration dédiée au développement de la ville. Après une période de doute, pendant laquelle Ménélik II avait pensé déplacer sa capitale, plus à l'ouest, à Addis Alem, le renouveau se fit sentir. La construction de nouveaux bâtiments et routes fut entreprise et se poursuivit au début du XX^e siècle par l'édification d'hôpitaux et écoles.

Au principe de dispersion autour de la polynucléarité créée par la dizaine de *säffärs*, succéda un recentrage sur deux zones essentielles autour desquelles la ville allait se développer : le *guebi* et l'*arada* (le marché). Le *guebi* restait bien sûr le centre de commandement principal à partir duquel a été construit le premier axe en direction du nord-ouest et de la première zone commerciale, l'*arada*. C'est sur cet axe que se situe également une des plus anciennes églises d'Addis-Abeba : l'église Saint-Georges édiflée à partir de 1886. Cet *arada* était ainsi un pôle tout à la fois religieux et d'échanges, particulièrement dynamique, et dans lequel se rencontraient des populations diversifiées, signe d'une urbanité active. Hôtels, restaurants, bars (*tejbets* et *talabets*⁴) s'y développèrent. Des bâtiments d'importance y furent également construits imposant leur marque monumentale dans l'espace : la Banque d'Abyssinie et la résidence de la reine Taïtu en 1907, l'école Ménélik II l'année d'après, l'hôpital Ménélik II en 1910 et l'imprimerie nationale érigée en 1911. Un troisième pôle se développa par la suite autour d'Arat Kilo et Sidist Kilo avec des administrations, puis la résidence d'Haile Sélassié. L'inauguration en 1917 de la liaison ferroviaire Addis-Abeba-Djibouti (commencée en 1894) et la construction de la gare marquèrent un tournant important pour la ville en orientant son développement vers le sud.

Le *guebi* et l'*arada* constituaient toujours les symboles forts de l'organisation urbaine à l'arrivée des italiens.

4. Le *tej* est un hydromel local ; la *tala* est la bière artisanale locale.

L'occupation italienne : ségrégation et prise de possession de l'espace

La conception de l'organisation urbaine propre aux occupants italiens était différente de celle qui avait prévalu jusque là à Addis-Abeba. S'y est sans aucun doute ajouté le sentiment pour les Italiens qu'il était nécessaire de s'approprier rapidement cet espace urbain conquis, pour à la fois davantage le contrôler et mieux s'en glorifier.

Une nouvelle rationalisation dans l'usage de l'espace fut pensée avec l'imposition d'une ville ségréguée et d'un espace urbain aux fonctionnalités reconsidérées. L'organisation antérieure des *säffärs*, marquée par une exceptionnelle plurifonctionnalité économique et pluralité sociale, n'apparut aux Italiens que comme l'image d'une ville spontanée et désordonnée. Ils engagèrent, tout de suite après l'occupation de la ville, leur première entreprise formelle de planification. L'idée essentielle de ce plan était la ségrégation entre indigènes et italiens [Pankhurst, 1969]. Ils organisèrent donc la séparation en transférant l'activité économique locale de l'Arada au Mercato, l'Arada ayant été repérée comme le cœur indigène originel. Le Mercato était prévu pour devenir le nouveau quartier autochtone. Pour le quartier italien, l'architecte Piacentini, en charge de la nouvelle organisation urbaine d'Addis-Abeba, mit en avant le besoin d'intégrer les critères hygiénistes comme norme, notamment pour les constructions à usage d'habitation. Ces « nécessaires » précautions sanitaires l'amènent à insister sur la priorité à concevoir une architecture tropicale spécifique et à faire la promotion de cet urbanisme prônant la séparation entre blancs et indigènes. Une réflexion était engagée chez les italiens (Congrès de 1937) sur la manière de concevoir cette coupure et l'originalité de leur urbanisme était d'affirmer qu'il fallait éviter que celle-ci ne soit matérialisée par un élément physique visible. Pour les villes éthiopiennes de Gondar et Dessé qui regroupaient à l'époque environ 15 000 habitants chacune, le contexte montagneux avait par exemple permis l'utilisation de la configuration topographique comme séparation, avant même les recommandations du Congrès de 1937 [Gresleri, 1992, p. 38]. Différents décrets datant de 1936 à 1938 permirent les expropriations de populations locales. Le premier, qui remonte à décembre 1936, expropria 4 000 propriétaires. Les expulsions furent ensuite accélérées après l'attentat contre le gouverneur italien Graziani en février 1937. Elles furent menées avec violence provoquant des morts et s'inscrivant douloureusement dans la mémoire des Éthiopiens. La réorganisation de la ville selon les principes raciaux a donc abouti à des déplacements forcés de populations, notamment dans le quartier de Casa Incis, prévu pour les cadres italiens (voir cahier photo) et situé juste au Sud du *guebi*. Ce quartier, complètement bouleversé par l'occupation, porte d'ailleurs le nom du sigle d'une des institutions chargée de promouvoir l'habitat des cadres italiens : Istituto Nazionale Case Impiegati Statali (INCIS). La deuxième zone sélectionnée dans la ville d'Addis-Abeba pour accueillir les colons a été celle des Casa Popolari au sud-ouest de la gare. Les logements y ont été édifiés par l'Institut fasciste autonome des maisons populaires (Istituto Dell Casa Economica et Popolare).

Cette ségrégation spatiale et raciale, base de l'organisation urbaine coloniale a été au cœur des trois schémas d'aménagement proposés à l'époque et qui se trouvaient en concurrence. Valle et Guildi, Del Debbio, Vaccaro et Ponti et enfin Le Corbusier, ont tous mis ce principe de séparation au centre de leurs propositions. La deuxième obsession du pouvoir fasciste a été de s'approprier le plus rapidement possible l'espace en y apposant des marques significatives et prestigieuses.

Addis-Abeba, une nouvelle Rome ?

Dès 1936, année qui correspond au début de l'occupation d'Addis-Abeba, un des soucis premiers des occupants a été de marquer de leur empreinte l'espace conquis. C'était pour les Italiens une façon de s'imposer, de dominer et de contrôler. C'était aussi une manière d'asseoir leur prestige. Une des premières lettres envoyée par Piacentini [Gresleri, 1992, p. 48] à Mussolini énonçait très clairement cette impérieuse nécessité. Piacentini parlait de l'observation d'un local organisé sur des bases qu'il notait comme fondamentalement différentes de celles de l'Italie. Ce contexte avait, pour lui, un avantage certain. L'observation de la distance existante entre la tradition locale d'une ville au tissu lâche, lui paraissant mal structurée, et la capacité d'une planification urbaine occidentale rationnelle lui semblait favoriser une inscription facile et puissante de l'arrivant. La référence à la magnificence de l'Empire romain et à son inscription durable grâce à ses constructions en territoires conquis (théâtres, thermes, temples...) était, pour lui, indiscutablement l'exemple à suivre pour affirmer la grandeur, la force et la supériorité de l'Italie conquérante et sans rivale. Il suggère donc l'adoption d'une architecture proche de celle pensée par l'antique Rome conquérante, intégrant des éléments climatiques et économiques spécifiques en ce qui concerne les bâtiments publics. Il recommande d'ailleurs ces principes pour la colonie entière et l'énonce comme un acte primordial de l'État de façon à s'imposer par le biais de ses représentations à travers une architecture unitaire et intégrée. Cette argumentation l'amène à solliciter auprès de Mussolini le démarrage immédiat d'un ambitieux programme de construction pour Addis-Abeba. Sa proposition coïncide avec l'ambition métropolitaine de reprendre une architecture romaine monumentale, associée à un programme spécifique pour les colonies de peuplement prévues pour être gérées à travers d'un schéma général d'aménagement des colonies. Cette concordance de pensée existe, sans qu'il soit possible de certifier que Piacentini ait influencé Mussolini dans ses décisions finales. La concrétisation en a été la création d'un Conseil central de l'architecture et de la planification urbaine au sein du Ministère italien des Colonies, véritable fer de lance de cette politique. Il était chargé d'approuver « les projets de constructions publiques de facture monumentale et artistique et les ensembles de constructions publiques et privées d'importance particulière » [Gresleri, 1992, p. 36].

Addis-Abeba a rapidement été sélectionnée comme le fleuron de la conquête coloniale italienne et désignée capitale de l'Empire. Mussolini déclarait dès le 28 mai 1936, soit deux semaines après la prise de la ville, que la capitale de

l'Afrique Orientale Italienne (AOI) serait Addis-Abeba [Pankhurst, 1986, p. 120]. Même si certains prônaient un déplacement de la capitale (vers Ambo, Gouder ou vers Dessé), la permanence de la capitale sur le site d'Addis-Abeba n'a donc pas réellement suscité de doute, vu l'engagement précoce du Duce en ce sens. C'est avec une extrême rapidité que l'application locale des décisions prises à Rome y a été engagée. Bottai, en tant que premier gouverneur de la ville, avait sollicité Cesare Valle et Ignaci Guildi pour élaborer un schéma Directeur durant l'été 1936, lequel fut approuvé dès le mois d'octobre de la même année par Graziani, Gouverneur et Vice roi de l'Afrique Orientale Italienne, [Talamona, 1985]. Le *Corriere dell'Impero* [Gresleri, 1992, p. 42], décrivant le plan finalement retenu de la capitale, ne se privait pas de présenter Addis-Abeba comme la « nouvelle Rome » qui, selon Mussolini, devait apparaître merveilleuse à tous les peuples du monde [Gresleri, 1992, p. 42].

Critiques et application du schéma d'aménagement

Lors du Congrès national qui se tint à Rome en avril 1937 et pendant lequel furent rediscutées les grandes orientations à prendre pour l'organisation des villes de l'Afrique orientale, il fut réaffirmé la nécessité de donner la priorité aux routes et à l'établissement de schémas directeurs dans les villes où il n'y en avait pas. L'Éthiopie était en avance sur bien des points puisque des plans avaient déjà été réfléchis d'abord pour Desse, Gondar et Jimma, puis Addis-Abeba, anticipant les recommandations de ce congrès. Il est d'ailleurs possible que certaines caractéristiques visibles dans les villes secondaires éthiopiennes et qui avaient été appréciées, par exemple l'allure de ville parc avec une densité d'environ 60 h/ha, aient pu servir d'inspiration pour Addis-Abeba, voire d'autres villes de l'Empire [Gresleri, 1992, p. 42].

Le schéma proposé pour Addis-Abeba n'avait cependant pas recueilli l'unanimité. Certains architectes italiens, Del Debbio, Vaccaro et Ponti, avaient élaboré une critique du plan de Valle et Guildi qu'ils suspectaient de ne pas être assez moderniste. Ils jugeaient notamment son manque d'ambition en le restreignant à un « pauvre concept de cités-jardins » [Gresleri, 1992, p. 37] et en lui opposant la nécessité d'un projet plus prétentieux d'une ville totalement moderne. Ils suggéraient d'y intégrer des constructions favorisant l'émergence des fonctions collectives et, surtout, faisaient l'apologie d'une création urbaine à travers laquelle il serait possible de lire « l'image vivante » du projet politique et social sous-jacent. Ils présentèrent finalement un plan alternatif dont la proposition centrale était schématiquement l'organisation autour d'un axe central fonctionnant comme une sorte de charnière entre les différents espaces urbains [Gresleri, 1992, p. 37]. Cet axe conduisait de la gare à l'église Saint-Georges. Leur idée de « *park-city* », motif récurrent de l'idéologie coloniale, était contenue à la fois dans la zone résidentielle et la zone commerciale caractérisées par des constructions basses déployées au milieu de la verdure. Le Corbusier, qui ne s'était jamais déplacé à Addis-Abeba, fit de même une proposition rivalisant de principes ségrégatifs et fonctionnels « modernes ».

La nécessité pour le pouvoir italien d'aller vite fit certainement choisir à Mussolini la première proposition, déjà en cours d'application. Graziani, successeur de Bottai à la tête de la ville, fut donc chargé de poursuivre selon les plans proposés par Cesare Valle et Ignaci Guildi. Il en confia l'exécution d'abord à des ingénieurs militaires puis à des civils. Le débat sur la forme et l'architecture que devait prendre la nouvelle capitale fut donc assez vite enterré pour passer à des éléments plus urgents tels que la préparation de la colonisation démographique et l'organisation des infrastructures de transport [Talamona, 1985]. Avant son invasion, Addis-Abeba avait cependant été pillée et en partie détruite de façon à priver les envahisseurs des commodités de la ville [Pankhurst, 1986, p. 120] ce qui a retardé l'application du plan et l'arrivée des colons italiens. Cette dernière a finalement été engagée par Mussolini au printemps 1937, soit six mois après la prise de la ville. Les importantes expropriations nécessaires à l'application de la loi ségrégative imposant « un nouvel espace urbain libre de toute emprunte indigène » [Pankhurst, 1986, p. 120] ont aussi retardé le peuplement italien.

Changer la mémoire

L'évolution du paysage urbain a d'abord été marquée par les premières décisions permettant d'inscrire rapidement quelques signes symbolisant le contrôle de l'espace par les occupants. La première appropriation de l'espace par les Italiens s'est, en fait, traduite par une série de mutations classiquement utilisées lors de changements importants du pouvoir. Dès les premiers mois, des monuments et statues associés à l'Éthiopie indépendante ont été enlevés ou détruits. La statue équestre de Ménélik II a été la première à être désignée comme devant disparaître sur ordre express de Mussolini. L'ordre en a été donné le jour même de la prise d'Addis-Abeba suscitant un émoi important chez les Addisiens, cependant il a fallu attendre plusieurs mois que les moyens techniques nécessaires soient rassemblés [Pankhurst, 1986, p. 122]. Cette statue a, par la suite, été remplacée et elle trône actuellement au cœur de l'Arada. Le mausolée de Ménélik II a été, lui, affecté à une fonction différente après transfert des ossements dans une autre église orthodoxe suite à une entente avec l'*Abuna* [Pankhurst, 1986, p. 122]. La tentative d'effacement de la mémoire de l'Éthiopie historique et prestigieuse se lit aussi par l'élimination de la statue du lion de Judas sur ordre du Ministre des Colonies⁵ et par les suppressions d'une représentation d'un obélisque d'Aksum, de bustes et peintures de différents dirigeants proches du Négus [Pankhurst, 1986, p. 122]. Un changement de nom des édifices les plus marquants (boutiques, cafés) a également été opéré, ainsi que l'affectation de noms de rue à des leaders fascistes et l'apparition de nombreuses représentations du Duce et autres emblèmes fascistes (*cf.* photographie ci-contre). À la libération, les rues ont été rebaptisées, souvent du nom de libérateurs. Cependant, les

5. Plusieurs répliques en ont été réalisées après la libération et elles sont actuellement érigées en plusieurs points de la ville.

Addissiens n'ont jamais vraiment intégré ces différents changements. Jusqu'à maintenant, ils continuent imperturbablement à se référer aux désignations des anciens *säffärs* qui marquent indubitablement l'origine de l'inscription urbaine et finalement la vraie mémoire urbaine. Ces formes de résistance sont très significatives de la force d'expression des sociétés locales.



W. E. THURZAI ALLA CASA DEL FANTO DI ADDIS ABEBA

Photo 1 : Prise de contrôle de l'image urbaine par les symboles de l'Italie fasciste : effigie de Mussolini sur la Casa Littori et bannières fascistes à l'entrée du Cinema Italia (source : Gli Annali dell'Africa Italiana).

De manière plus active, pendant l'occupation, les résistants ont profité de la configuration de « ville forêt » d'Addis-Abeba pour se camoufler [Pankhurst, 1986, p. 121] La verdure, pourtant tant appréciée des Italiens dans le modèle de la ville-parc, a alors été en partie sacrifiée au nom du nécessaire contrôle de ceux qui étaient nommés « rebelles ».

Mais, la négation la plus forte des principes fondateurs d'Addis-Abeba a certainement été la mise en œuvre de la ségrégation urbaine facilitée par la proposition de l'axe central, conçu comme l'élément séparateur entre la ville italienne et la ville indigène. Le plan de Cesare Valle et Ignaci Guildi reprend cet axe, dont la symbolique est également fortement appréciée par Piacentini. Ce dernier le concevait comme l'épine dorsale de la construction urbaine et le voyait comme l'élément indispensable imposant le versant moderne de cette puissante « romanité » appelée de maints architectes. À Addis-Abeba, la construction de l'axe central s'est finalement exprimée dans toute la puissance de sa symbolique, puisque, par son tracé, cette avenue a littéralement écrasé le cœur de l'ancienne ville (Arada) et détruit la trame précédente, annihilant définitivement ses rues sinueuses pour lui imposer un caractère rectiligne. À l'ouest, a donc été transplanté le marché indigène et à l'Est ont été construits la Piazza et Casa Incis. Cet axe idéologique double l'axe initial du pouvoir impérial (de Ménélik II, puis Haile Selassié) qui allait du vieux *guebi* à l'église Saint-Georges (situé en bordure nord du site de l'Arada).

L'effacement de la mémoire et l'imposition d'une nouvelle réalité urbaine coloniale se sont donc traduits par la création de la ville indigène et le percement de cet axe monumental, mais aussi par l'aboutissement d'études consacrées aux monuments tels que le palais impérial et l'hôpital. C'est seulement en 1940 qu'ont pu débiter les travaux pour le palais impérial qui avait mobilisé les meilleurs architectes. Les constructions de l'hôtel de ville, du stade, de l'hippodrome, de l'aéroport et de quelques ponts ont suivi. Pendant ce temps, des investisseurs privés construisaient les zones résidentielles et notamment bâtissaient la zone affectée au marché indigène. Cette participation active des entrepreneurs privés à la construction urbaine a joué en faveur d'une diversification urbaine. Les constructeurs éthiopiens avaient tendance à utiliser le modèle importé, mais avec leur propre savoir faire. Cette participation d'entrepreneurs privés a finalement favorisé une sorte de métissage des techniques et des idées.

Il faut noter que ces métissages avaient commencé en Éthiopie bien avant l'arrivée des Italiens puisque Ménélik II de son temps avait déjà favorisé l'introduction de nouvelles influences [Pankhurst, 1967]. Ils se poursuivirent sous une autre forme pendant l'occupation italienne et après.

Richesse d'influences à l'époque de Ménélik II et de Haile Selassié

Ménélik II, par le succès de son entreprise militaire et le dynamisme de sa politique, avait favorisé l'ouverture de son pays sur l'extérieur. L'attrait exercé

par l'Éthiopie sur de nombreux étrangers était incontestable. Diverses nationalités étaient représentées, à travers les ambassades bien sûr, mais aussi à titre de conseillers, religieux ou de manière plus individuelle. Grecs, Arméniens et Indiens étaient parmi les plus présents et leur influence sur l'architecture est loin d'être négligeable. Les artisans indiens étaient particulièrement actifs et leur marque est lisible sur de nombreux monuments. Cependant, c'est un fonctionnaire égyptien qui a conseillé la construction de la première mosquée à Addis-Abeba pour les Éthiopiens musulmans. La mosquée Al-Nour a ainsi été bâtie derrière la poste [Giorghis, 1996, p. 152], au nord-est de l'actuel Mercato. Un des étrangers les plus célèbres est certainement l'ingénieur suisse Alfred Ilg qui a beaucoup travaillé pour Ménélik II dont il était aussi conseiller. C'est notamment lui qui a suivi la construction des édifices se trouvant à l'intérieur du vieux *guebi*.

La rencontre de ces nombreuses cultures, orientales, européennes, africaines en Éthiopie a permis l'épanouissement d'une architecture « communément désignée sous le nom de style Addis-Abeba » [Giorghis, 1996, p. 154]. La résidence du Dedjach Ayalew sur la route de Bolé en est un des plus beaux exemples. Cette résidence, élevée selon un plan de base rectangulaire, est composée « de deux bâtiments distincts reliés par un pont. Le pont de bois reposant sur de fines colonnes prolonge la véranda supérieure et relie l'habitation principale au volume plus petit » [Giorghis, 1996, p. 154]...

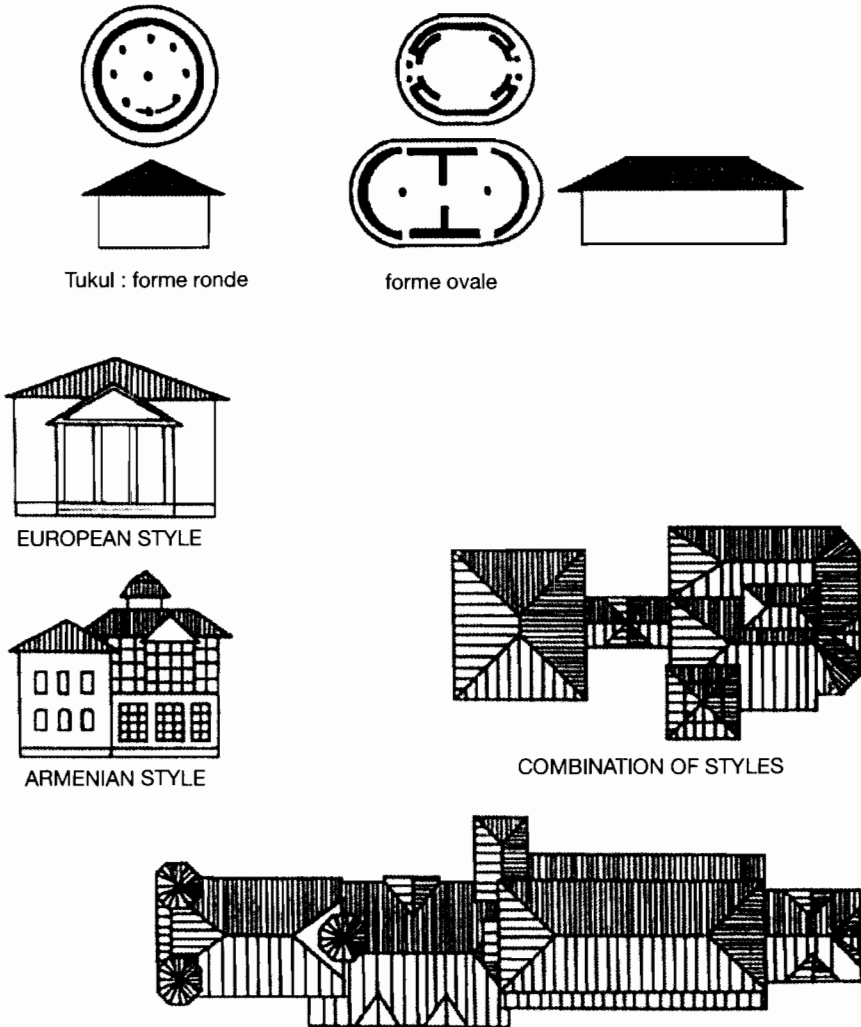
« Certains bâtiments d'aspect robuste, avec leurs arcades et leurs ouvertures aux arches nombreuses, trahissent, eux, une influence européenne prononcée. Construits en pierre pour la plupart, ils présentent une apparence lourde et imposante » (banque d'Abyssinie). « Les constructeurs européens, tels l'ingénieur-constructeur italien Sebastiano Castagna et certains maçons grecs sont entrés en scène à la suite des Indiens et des Arabes. Castagna a construit l'église Saint-Georges en s'inspirant d'un plan de l'architecte grec Orphanides. » [Giorghis, 1996, p. 154] C'est un architecte allemand Haertel qui a imaginé le mausolée de Ménélik II. La gare a, elle, été conçue par un français, Paul Barrias. Commencée en 1917, elle n'a été achevée qu'en 1929 (cahier photo, p. II).

Cela n'a pas empêché l'architecture locale de rester très présente et de demeurer à la base des formes et styles de la plupart des constructions addissiennes. Les trois périodes architecturales habituellement distinguées sont la période Ménélik II jusqu'à 1916, la période Zawditu de 1916 à 1930 et la période Haile Selassié de 1930 à 1936. Ces périodes ne correspondent cependant pas forcément à un style bien défini puisqu'on ne note pas vraiment de progression linéaire d'évolution des styles. On peut souvent remarquer qu'il existe un enrichissement des formes décoratives dans les architectures plus tardives, mais il est aussi possible de noter des contre-exemples. Ainsi, la demeure de Ras Birru Wolde Gebrel est une des plus sophistiquées, or c'est une des premières construites sous Ménélik II (cahier photo, p. I). Au contraire, la résidence de Lorenzo Tiezaz constituée sur le simple plan d'un ovale est l'une des plus tardives de la période Zawditu [Giorghis: non daté, p. 4].

Il apparaît également intéressant de noter la spécificité locale lisible à travers le mélange de fonctions des bâtiments. En effet, dans la première phase du développement d'Addis-Abeba, le concept d'un usage public distinct d'un usage privé n'existait pas. Par exemple, la demeure du Ministre de la défense de Ménélik II, Fitawari Habte Giorghis était en même temps son bureau et le dépôt des armes [Giorghis, 1996, p. 154]. Bitewoded Haile Giorghis, premier ministre de Ménélik II de 1914 à 1916 et qui assumait aussi la fonction de maire d'Addis-Abeba avait converti sa résidence en municipalité. La plurifonctionnalité, très courante, pouvait aussi se lire à travers le regroupement dans une même enceinte de bâtiments à fonctions très variées. La demeure de Afenegus Atnafe nous en donne un bon exemple. On y trouvait à la fois des logements, des cuisines, des entrepôts, des brasseries, des salles de banquets et aussi des logements à louer [Giorghis, 1996, p. 154]. Le fonctionnement était donc celui d'un *compound* multifonctionnel.

Sur le plan strictement architectural, trois formes de base reflètent la tradition éthiopienne (fig. 2) et sont très utilisées aux périodes Ménélik II et Zawditu. La forme ronde rappelle le *tukul*, hutte circulaire très présente dans le monde rural. À la fin du XIX^e siècle, c'était la forme traditionnelle des constructions dans la région d'Addis-Abeba. La plupart des églises traditionnelles adoptaient aussi cette forme ronde qui prévalait depuis le XVI^e siècle (les formes rectangulaires dominaient auparavant) [Giorghis, non daté, p. 5]. La forme ovale renvoie à une conception de l'espace plus vaste pouvant intégrer des partitions. C'est en quelque sorte deux *tukul* accolées. Le style de référence se retrouvait à Ankober, ancienne capitale avant Addis-Abeba et Entoto. La forme rectangulaire est souvent à la base des constructions de style Addis-Abeba comme nous l'avons déjà noté. De nombreuses variations ont, à partir de là, été adoptées par différents ajouts ou modifications : balcons, portes d'entrée plus ou moins monumentales, introduction de symétries, combinaisons habiles de styles intégrant vérandas en bois ajouré, fenêtres travaillées, escaliers. Les influences arméniennes se lisent à travers l'utilisation de divers matériaux richement décorés et compliqués par des formes en toit, tours, balcons... L'agencement intérieur se marque par la spécificité de compartimentages et éventuellement d'un escalier intérieur. Elles s'épanouissent en formes nommées « orientales » avec des apports grecs et indiens. L'influence européenne classique se fait plutôt remarquer par la recherche de la symétrie et l'ajout d'un tympan supporté par des colonnes : résidences du Ras Adefrisew et de Tsehafetiezaz Wolde Giorghis. Ces influences européennes ont joué selon des interprétations libres à partir des éléments premiers. Un des exemples les plus originaux en est la résidence de Monsieur Karacacian (cahier photo, p. I). La tradition locale est toujours présente et innove à travers l'intégration de riches décorations.

La première partie du XIX^e siècle apparaît donc comme une période d'intenses échanges d'influences et d'innovations spontanées reflétant des relations libres entre l'Éthiopie, l'Asie et l'Europe. Les relations conflictuelles établies avec l'Italie fasciste viennent bouleverser la situation.



Source : Fasil Giorghis

Fig. 2 : Les formes architecturales traditionnelles, très utilisées notamment aux époques Ménélik et Zawditu

Quelle architecture coloniale ? Du modèle européen au métissage

L'entreprise coloniale italienne s'est accompagnée d'un débat vif à propos du type de ville à établir dans les nouveaux territoires conquis. Cette époque de la colonisation apporte la découverte de traditions et architectures nouvelles repérées en dehors de l'Europe. La question se pose de ce que doit être l'architecture coloniale, de la part que doit y prendre la modernité « forcément » européenne et

conquérante et de la place pouvant être réservée à l'intégration d'un local riche aussi de variétés et d'opportunités.

Beaucoup d'architectes sont très liés au pouvoir dans l'Italie fasciste et les directives du Duce sont d'imposer la mode architecturale de l'Empire romain sublimé dans le modèle d'Auguste. Cette idée d'un avenir reprenant les beautés du passé est finalement emprunt d'un certain conservatisme patrimonial qui était ici de garder, transmettre et exporter les symboles réappropriés de la puissance d'Auguste. D'un autre côté, la grandeur de l'Empire pouvait aussi avoir à profiter de la mise en scène d'un certain exotisme des colonies qui était volontiers exhibé lors des grandes expositions. L'exposition organisée en 1937 par le Ministère de la Culture populaire célébrait la nouvelle continuité entre l'ancien et le nouvel Empire romain. Les récents territoires éthiopiens occupés, tout comme ceux d'Afrique du Nord étaient montrés comme participant à la résurgence du « *Nuovo Impero Romano* » [Zewdou, 1996, p. 166]. Deux grandes thèses s'affrontaient finalement sur la conception de l'architecture coloniale. L'une ne comptait que sur un modernisme dont les idées étaient forcément et uniquement issues d'Europe, l'autre entrevoyait la nouveauté dans un possible métissage entre les idées européennes et certains éléments locaux. L'architecte Carlo Enrico Rava, chantre du modernisme, condamnait fermement l'intégration de toute influence indigène pour l'architecture coloniale [Rava, 1935, p. 103]. Le débat valait aussi pour Tripoli où Cabiati insistait pour imposer une architecture moderne romaine, garante de la puissance italienne. La vision de Cabiati correspondait à l'idée que Piacentini se faisait, lui aussi d'une « romanité » devant marquer l'espace conquis par les formes des grands monuments publics. Ce dernier a cependant reconnu, par la suite, que cette « romanité » pouvait s'affirmer d'elle-même avec des constructions spécifiques sans rejeter les expressions locales qui, elles, subsistaient à travers activités et constructions traditionnelles. D'autres architectes exprimaient un attrait certain pour les expressions culturelles locales. Giovano Pellegrini plaidait pour une architecture coloniale inspirée des savoir-faire traditionnels ; c'était pour lui la seule architecture fonctionnelle possible à mettre en place localement [Pellegrini, 1936, p. 349-350]. Revenant de leur séjour à Addis-Abeba, Del Debbio, Vaccaro et Ponti, malgré leur attrait du modernisme, soulignaient le bienfait de l'intégration d'expressions locales, liées non seulement aux conditions géographiques, mais aussi aux possibilités techniques et matérielles. Ils relevaient la capacité d'adaptation des coutumes dans les projets proposés, également présente dans l'artisanat et les expressions religieuses. En général, les plans initiaux ont été amenés à évoluer du fait de leur confrontation à la réalité du terrain et les éléments importés ont très souvent été dilués ou agrémentés de motifs locaux [Zewdou, 1996, p. 168]. Dans le tissu urbain, les formes importées montrent parfois clairement l'utilisation de techniques traditionnelles éthiopiennes et de matériel local. De nombreux métissages auraient été permis par des initiatives individuelles interprétant ce qu'une architecture italienne « civilisée » pourrait être par intégration du local. Le Ras Hôtel est actuellement connu comme en étant un exemple précis. Il a été dessiné par

les Italiens, mais non totalement construit par eux et finalement achevé dans un style où se mêlent éléments importés et marques locales [Zewdou, 1996, p. 175]. Colonisés et colonisateurs ont donc finalement mêlé leurs efforts pour donner le cachet définitif à bien des bâtiments. Le Mercato s'est transformé de lui-même et s'est réapproprié le principe de la mixité première, mais sous une autre forme et c'est cette nouvelle forme d'organisation sociale et urbaine qui est maintenant défendue comme patrimoine [Ouallet, Couret, Tamru, à paraître].

L'urbanité d'Addis-Abeba, ville de plus de trois millions d'habitants repose justement sur l'association de ces différentes étapes de construction dans lesquelles sont actuellement puisés les éléments patrimoniaux. Les modes de sélection patrimoniale officielle se sont pour l'instant essentiellement portés sur les maisons de maître de la période pré italienne (cahier photo, p. I et p. II), sur les édifices religieux et les statues. La période d'occupation italienne porte, elle, toute l'ambiguïté liée à la douleur de l'oppression, mais en même temps certaines qualités sont reconnues aux constructions de cette époque à travers leur architecture spécifique et la qualité des matériaux utilisés. Les bâtiments italiens ont souvent été récupérés par le nouveau pouvoir et ils abritent aujourd'hui nombre de ministères, administrations, hôtels des chaînes nationales. On a ici nettement une forme politique et symbolique de réappropriation. D'autre part, le retrait des Italiens de l'Éthiopie n'a pas fondamentalement bouleversé les politiques de modernisation urbaines. Celles-ci sont reprises par les gouvernements suivants qui misent, eux aussi, sur une ville dont la modernité est importée et qui sont tentés par le zonage fonctionnel et la ségrégation. L'image de la ville internationale qui prévaut est celle d'une ville verticale accueillant des édifices emprunts des exemples nord américain ou européen et valorisant les CBD (*Central Business Districts*). Les nouvelles constructions tiennent en général très peu compte du paysage urbain environnant et s'insèrent dans une ville de plus en plus composite. La construction de la ville « vitrine », toute en hauteur, tend à occulter un autre espace urbain, organisé autour du tissu ancien, le plus souvent dissimulé en arrière plan et généralement densément occupé [Ouallet, Couret, Tamru, à paraître]. Un espace linéaire, celui d'une ville plus riche, construite sur des axes où la circulation est plus rapide, risque de se substituer à l'ordonnement du paysage par certains bâtiments historiques prestigieux qui commandaient autrefois l'organisation de leur espace environnant et qui ont maintenant perdu leur fonction initiale. Le classement sur une liste du patrimoine ne suffit pas à sauver ces bâtiments fortement dégradés par les conditions généralisées de non entretien, de suroccupation souvent d'ailleurs par des fonctions inadéquates, de détériorations des espaces alentours. Actuellement, seules quelques initiatives de mises en valeur de demeures prestigieuses peuvent augurer de leur potentiel dans la ville future. Ainsi, la demeure de Itégué Taïtu a été transformée en hôtel de style patrimonial, la résidence du Ras Birru est aujourd'hui un musée. La résidence de Neggadras Haile Giorgis qui a, un temps, été utilisée comme municipalité abrite aujourd'hui un projet de centre des artisans financé par la Banque mondiale. Le sauvetage du patrimoine sélec-

tionné nécessite une restauration adéquate au niveau du bâtiment lui-même tenant compte de son insertion dans le cadre d'une valorisation économique. Il demande aussi de prévoir son intégration dans l'espace environnant et plus largement dans un projet de ville qui associe mémoire et potentialités locales. Les difficultés actuelles de gestion urbaine amènent les politiques à investir de façon prioritaire d'autres créneaux tels que celui du logement. Pour l'instant, le volet patrimonial se réduit essentiellement à un affichage qui a cependant permis la constitution d'une première liste officielle de bâtiments et statues à préserver au nom du patrimoine.

BIBLIOGRAPHIE

- BOSIO G. [1936], « Relazione allo schema di PRG di Dessiè and Relazione allo schema di PRG di Gondar, Asmara, 25-8/25-9-1936 », *ACS-MAI, paquet 45*, repris in G. Gresleri, 1992, p. 42.
- DEL DEBBIO, PONTI ET VACCARO [1936], « Rapporto degli architetti Del Debbio, Ponti e Vaccaro sulla costruzione di Addis Abeba Italiana », *ACS-MAI, paquet 103*, repris in G. Gresleri, 1992, p. 37.
- FULLER M. [1992], « Building Power. Italian Architecture and Urbanism in Libya and Ethiopia. in Al Sayyad Nezar ». in Nezar Al Sayyad (éd.), *Forms of Dominance on the Architecture and Urbanism of the Colonial Enterprise*. Worcester, Royaume-Uni, p. 211.
- GIORGHIS F. [non date], *Historic Buildings of Addis Ababa, Preservation in Town Planning*, 26 p.
- GIORGHIS F. [1996], « Addis-Abeba, l'histoire du développement urbain ». in *Ethiopia, peuples d'Éthiopie*. Tervuren, Musée royal de l'Afrique centrale, Belgique, p. 148-158.
- GRESLERI G. [1992], « Architecture for the Towns of the Empire, in Appolino F.I., Consoli G.P. ». in G. Gresleri *et alii, Architecture in the Italian Colonies in Africa*, Rassegna, Quaterly, Year 14, n° 51/3, Bologna. CIPIA, Italy.
- OUALLET A., COURET D., TAMRU B. [à paraître], « Habiter les vieux quartiers d'Addis-Abeba : un patrimoine en risque ? Éléments pour la compréhension des enjeux et acteurs », *Habiter Le Patrimoine : Enjeux, Approches, Vécu*, actes de l'Université européenne d'été organisée par l'Université d'Angers, la Mission Val de Loire patrimoine mondial et la Ville de Saumur, à Saumur, France, 13-16 octobre 2003.
- PANKHURST R. [1967], « Menelik and the Utilization of Foreign Skills in Ethiopia », *Journal of Ethiopian Studies*, vol. 5, n° 1, p. 29-86.
- PANKHURST R. [1969], « Fascist Racial Policies in Ethiopia : 1922-1941 », *Ethiopian Observer*, 12/4.
- PANKHURST R. [1986], « Development in Addis Ababa during the Italian Fascist Occupation (1936-1941) », in *Addis Ababa Symposium on the Centenary of Addis Ababa* (24-25 novembre 1986).
- PELLEGRINI G. [1936], « Manifesto dell'architettura coloniale », *Rassegna di architettura*, octobre-novembre, p. 349-350, repris in F. Zewdou, 1996.
- PIACENTINI M. [1936], *Lettre de Marcello Piacentini à Mussolini*, lettre envoyée d'Addis-Abeba le 25 mai 1936, références ACS-MAI, dossier 103, repris in G. Gresleri, 1992, p. 48.
- PICCINI G. [1938], « La Capitale », *Corriere dell'Impero*, 25/3/1938, repris in G. Gresleri, 1992, p. 42.

- RAVA C.E. [1935], « Di una architettura coloniale moderne », *Nove anni di architettura vissuta, Rome*, p. 103, repris in F. Zewdou. 1996.
- TALAMONA M. [1985], « Addis Ababa Capitale dell'impero », *Storia Contemporanea*, n° 5-6, p. 1093ff, repris in F. Zewdou. *Architecture and its model : how european can it be ? Italian colonial architecture in Addis Abeba and Tripoli*, 1996, p. 173.
- ZEWDU F. [1996], « Architecture and its Model : how European can it be ? Italian Colonial Architecture in Addis Ababa and Tripoli », in C. Coquery-Vidrovitch et O. Goerg (dir.), *La ville européenne outre mers : un modèle conquérant ? (XV^e-XX^e siècles)*, Paris, L'Harmattan, p. 163-179.



Addis Abeba, exemple d'architecture de la première époque ménéliquienne: la demeure du Ras Birru Wolde Gebrel. (© ORAAMP, 2002)



Addis Abeba, Quartier Casa Incis.
(© ORAAMP, 2002)



Addis Abeba, Résidence ayant appartenu à M. Karacacyan, dentiste de Ménélik II.
Elle est construite dans un style européen avec colonnes et fronton. (© ORAAMP, 2002)

Addis Abeba, Résidence de Atnafsebeg.
(© ORAAMP, 2002)



Bâtiment de la gare, construit entre 1921 et 1929: le chemin de fer éthio-djiboutien reste le symbole des relations importantes entretenues entre l'Éthiopie et la France.
(© ORAAMP, 2002)



Résidence de Muhamed Ali: bâtiment rassemblant différentes influences et époques mais qui est souvent cité comme rappelant les premières architectures des bâtiments publics à Addis-Abeba. Cette résidence est aussi nommée « ancienne poste », fonction dont elle a été rapidement investie. (© ORAAMP, 2002)